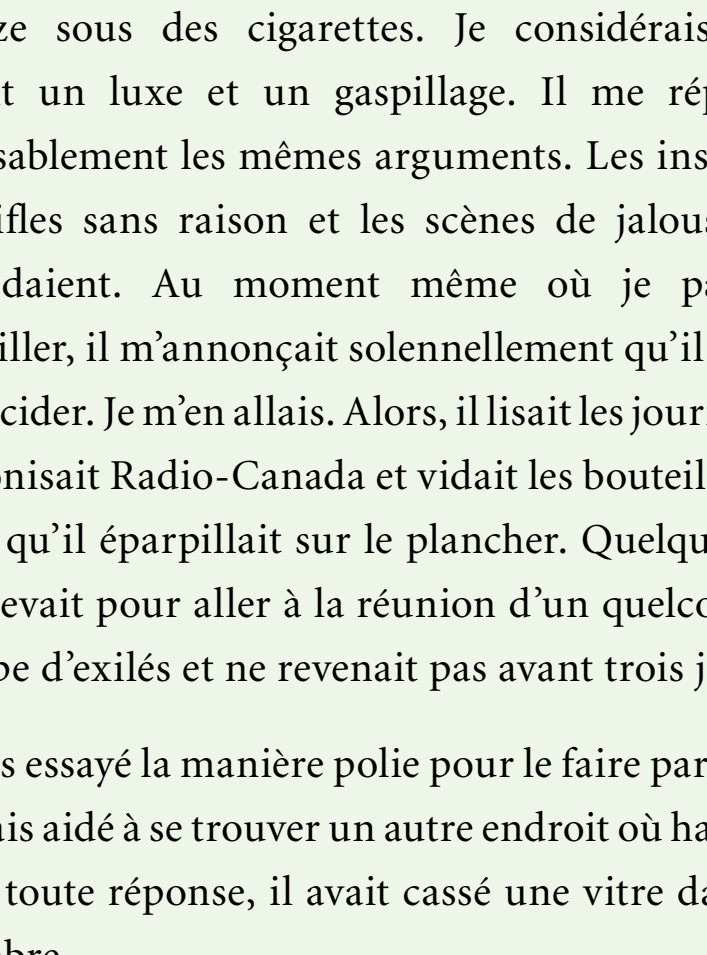
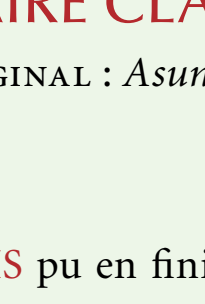


Affaire classée

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR LOUISE ANAOUIL



Marilú Mallet est une écrivaine, scénariste et réalisatrice québécoise d'origine chilienne. Photo : Pierre Toussignant.

AFFAIRE CLASSÉE

TITRE ORIGINAL : *Asunto acabado*

JE N'AVAIS JAMAIS pu en finir avec Frank. Il me téléphonaît le dimanche, ou alors, c'était un appel inopportun au milieu de la semaine, quand le coût de l'interurbain était réduit de moitié après minuit. Il m'amusait avec son imagination délirante, ses idées extravagantes, son esprit vif et mordant.

Pour lui, je représentais Montréal. Les mois après notre arrivée. Cette époque qui me semblait un véritable cauchemar, Frank s'en souvenait comme d'un des meilleurs moments de sa vie. Je travaillais. Prostré sur le lit entouré de bouteilles de bière vides, lui se rappelait des jours anciens.

Nos disputes avaient commencé avec le soixante quinze sous des cigarettes. Je considérais que c'était un luxe et un gaspillage. Il me répétait inlassablement les mêmes arguments. Les insultes, les gifles sans raison et les scènes de jalousie se succédaient. Au moment même où je partais travailler, il m'annonçait solennellement qu'il allait se suicider. Je m'en allais. Alors, il lisait les journaux, syntonisait Radio-Canada et vidait les bouteilles de bière qu'il éparpillait sur le plancher. Quelquefois, il se levait pour aller à la réunion d'un quelconque groupe d'exilés et ne revenait pas avant trois jours.

J'avais essayé la manière polie pour le faire partir. Je l'aurais aidé à se trouver un autre endroit où habiter. Pour toute réponse, il avait cassé une vitre dans la chambre.

J'étais fatiguée de ses idées fixes. D'entendre parler de l'officier qui lui avait donné des coups de pied. De sa vengeance. De son retour au pays. Certaines nuits, apparemment, il se sentait mieux et me lisait ses poèmes. Il y était question d'un bar, d'une femme qui dansait sur une table et qu'il décapitait au couteau. Des scènes d'amour à donner le frisson. Des descriptions détaillées et nauséabondes du cadavre.

D'autres poèmes étaient composés d'élucubrations sur l'obtention du pouvoir. Ici et là. De flatteries à l'un et l'autre groupe. Ses lectures, ses monologues interminables et délirants m'endormaient sans que je m'en aperçoive. S'il s'en rendait compte, il me réveillait en criant et en me secouant.

L'idée que Frank puisse quitter définitivement l'appartement tournait sans arrêter dans ma tête. Ah, les idées.

Changer la serrure de la porte pendant une de ses sorties m'a paru approprié. J'ai acheté un bon tournevis et un autre barillet. Durant des jours, j'ai simulé le changement dans les toilettes de mon bureau. Je les regardais, je les touchais, je les palpais doucement : les vis de ma liberté.

Tout s'est passé comme prévu. Il m'a demandé deux dollars et est descendu acheter du tabac. J'ai calculé vingt minutes. Le seul commerce ouvert durant la fin de semaine était celui du Grec. Deux dollars équivalaient à un paquet de cigarettes et une bière. Ou encore, aux cigarettes et au journal du samedi. J'ai changé le barillet à toute vitesse sans me tromper et je suis partie chez Isabelle.

Une semaine plus tard, je suis revenue à l'appartement. Le téléphone sonnait sans discontinuer. J'ai demandé un numéro confidentiel. Coupure totale. Repos.

J'ai connu Pierre. C'était un architecte barbu de mon bureau. Ça a commencé par des regards entre les tables à dessin et des conversations à la pause de dix heures et quart, des déjeuners au peu de soleil de la Place des Arts. Je ne sais plus quand exactement nous avons commencé à vivre ensemble chez moi. Et Frank passa à l'histoire.

À ma grande surprise, deux ans plus tard, il me téléphonaît. Je ne sais pas comment il avait pu obtenir mon numéro. Au début, je ne l'ai pas reconnu. Mais la voix, les plaisanteries cruelles, les poèmes de bar et de bière... Et la femme qui dansait, et le cadavre blanc comme celui d'un poulet... Frank avait déménagé à Toronto.

Une certaine amitié s'est rétablie. Il venait chez nous pour une fin de semaine. Nous allions tous les trois écouter du jazz au Cock and Bull. J'avais l'impression que Pierre lui plaisait, mais je n'aurais pas pu le jurer. Nous parlions du climat. De Montréal et de Toronto. Des Latins et des Saxons...

Quand le téléphone a sonné ce soir-là, il était donc tout à fait normal que ce soit Frank.

— Je vais te voir, a-t-il dit.

— Où es-tu ?

— À Toronto.

Il avait l'air d'être ivre. J'ai allégué qu'il en avait pour sept heures de voyage, qu'il arriverait à une heure du matin.

— Et demain, nous allons skier, ai-je ajouté, pour éviter qu'il vienne.

— Tu ne veux pas me voir ? a-t-il demandé, inquiet.

— Non, non, ce n'est pas ça – ça l'était. Viens, nous t'attendons, me suis-je exclamée, plus convaincante, en le prenant en pitié.

Il est arrivé vers trois heures du matin. Il avait dérapé sur la neige et l'auto était endommagée. Il est entré en titubant avec une caisse de bières sous le bras. Nous nous sommes assis tous les trois dans la cuisine.

— C'est la dernière fois que nous nous voyons, a-t-il commencé en espagnol.

— Pourquoi ? ai-je demandé, à moitié endormie.

Il s'est mis à plaisanter sur le pays. Sur la neige. La politique, les sports. Puis, il a voulu prendre une bière dans la caisse qu'il avait apportée. Toutes les bouteilles étaient vides.

— J'en ai une autre dans l'auto, a-t-il balbutié.

Il n'avait pas l'air de vouloir se lever. Pierre lui a demandé les clés de la Toyota. Frank avait quelque chose. Ce téléphone. Ce voyage intempestif.

La porte d'entrée s'est refermée. J'ai frémi. Frank s'est approché de moi. Trop près, ai-je pensé.

— Sais-tu pourquoi je suis venu ?

Je n'avais aucune envie d'engager cette sorte de dialogue stérile. J'ai répondu une niaiserie pour m'en sortir.

— Tu es venu écouter du jazz !

Il avait les yeux injectés de sang et il bavait. Il devait avoir pas mal bu.

— C'est la dernière fois... a-t-il répété. Il m'a longuement regardée.

— Je suis venu t'étrangler, a-t-il dit.

Je me suis demandé si c'était vrai. J'ai senti un frisson. Je me suis souvenue de lui à dix-sept ans. Pendant que nous étions au plus haut de la grande roue, paralyisés dans les nuages à cause d'une défectuosité du moteur, il m'avait menacé de me pousser dans le vide. Dix ans plus tard, se retrouver à Montréal... J'ai tout revu en une seconde et je me suis rappelé Pierre... Frank m'a donné un coup de pied.

Je me suis levée, effrayée.

— Tu as bu plus que de raison !

Il m'a regardée, les yeux hagards.

— Pourquoi crois-tu que je suis venu ?

— Je ne sais pas, ai-je répondu en me dirigeant discrètement vers le salon.

Il me l'avait déjà dit et j'avais peur. Quand Pierre allait-il revenir ? Cette histoire de caisse de bières était peut-être un piège.

— Je vais t'étrangler, a-t-il dit en me tordant brutale ment le bras.

— Qu'est-ce que je t'ai fait ?

— Rien, justement, a-t-il répondu. Tu ne m'as rien fait.

— Mais alors, ai-je protesté, en pensant à Pierre. Et s'il avait eu envie de se promener, par ce froid, dans cette maudite neige ?

— Tu n'as jamais voulu me faire quelque chose, s'est-il exclamé.

Il s'est rapproché, craintif. J'ai essayé de m'échapper. Une violence surprenante l'a aussitôt envahi, il m'a saisi par le cou et s'est mis à serrer. Je voulais crier mais je manquais d'air et ses ongles verts de crasse pénétraient dans ma gorge comme des griffes. Je le voyais dédoublé, flou, avec deux contours, sans contour. Loin dans l'escalier, les pas de Pierre ont résonné et Frank m'a lâchée. Je respirais difficilement. Quand Pierre est entré, Frank lui a donné une claque dans le dos en guise de remerciement amical, comme si rien ne s'était passé entre nous.

— Bravo pour la bière, s'est-il exclamé.

Je me suis assise sur une chaise. Je me remettais péniblement. Pierre m'a demandé ce qui se passait.

— Frank a essayé de m'étrangler, ai-je répondu, avec des félures dans la voix.

Pierre s'est mis à rire.

— Encore une de ces farces épouvantables, à la latino !

Je lui ai assuré que c'était vrai.

— L'art de l'exagération... a continué Pierre.

Je me suis levée, je suis allée prendre un verre d'eau dans la buanderie et j'ai regardé dans le miroir les marques d'ongles sur mon cou. J'ai appelé Pierre. Il est venu, toujours souriant. Je lui ai montré. Il est devenu sérieux. Entre-temps, Frank avait déjà vidé trois bières de plus et tenait un discours incohérent. Son double le poursuivait et six fiancées l'attendaient à Toronto.

Quand je suis entrée au salon, il m'a dit :

— Nunez ! Te souviens-tu de Nunez ? Je l'ai vu, il y a pas longtemps, c'est un vieillard maintenant. Il sortait de l'hôpital psychiatrique... Il n'est pas bien, tu sais. Il y en a beaucoup qui ne sont pas bien. Il m'a regardée d'un air sournois. Mais toi, la fourmi, tu résistes, tu vas bien !

D'un ton sec, Pierre lui a ordonné :

— Va te coucher !

Frank m'a regardée, nous a regardés, Pierre et moi.

— Je ne veux pas dormir... J'ai conduit longtemps... Je suis venu avec ce froid de loup...

— Va te coucher, a répété Pierre, ennuyé.

— Il y avait une tempête, a continué Frank. L'auto dérapé... Il fallait que je vienne. Ça fait des mois que je n'ai pas parlé à quelqu'un.

Il y a eu un silence. Pierre l'a rompu.

— Il m'arrive parfois la même chose. Le pays n'est très peuplé, la neige... la neige n'en finit pas, la neige nous pousse à bout... L'interlocuteur idéal n'est jamais là.

Brusquement, Frank a ri par saccades.

— Les pingouins meurent de mélancolie quand on les change de territoire. Je l'ai vu dans un programme de télévision. Non, je ne veux pas aller dormir.

Il était aux abois, écrasé de solitude, essayant de s'agripper à quelque chose sans y parvenir.

— Et les autres du groupe ? ai-je demandé.

— Je ne vois personne... absolument personne, a-t-il répliqué.

Il transpirait. Il a déboutonné sa chemise. J'ai de nouveau senti ses mains sur mon cou. Ses yeux à fleur de tête cherchaient l'introuvable. Il laissait tomber des mots absurdes, comme en rêve.

— Avant que j'aille dormir, vous pouvez bien m'accorder quelque chose, a-t-il dit avec ironie.

J'ai mis du temps à répondre rageusement :

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Un téléphone, a-t-il répondu sérieusement.

Je suis allée prendre le téléphone sur le bureau et je l'ai installé dans le salon. Il l'a pris, a essuyé la sueur sur son visage et a composé le numéro de la téléphoniste. Il lui a parlé dans un mélange d'anglais, de français et d'accent. Je l'examinais : un homme fini, vieilli prématurément, presque chauve, avec des yeux rouges de lapin en cage et des pantalons tachés, qui se gratte le sexe sans s'en rendre compte.

Il a terminé sa conversation. Il s'est levé. Il paraissait soudain plus sobre. Il est allé à la salle de bains et est revenu, les cheveux mouillés.

— Je vais aller chez Miriam, a-t-il dit.

Il s'est attardé un moment avec tristesse. Puis, nous avons entendu la porte se refermer. Pierre et moi, nous nous sommes regardés.

— Il va écraser quelqu'un, cet idiot ! s'est exclamé Pierre, qui a enfilé son manteau, ses bottes, ses gants et a dévalé l'escalier.

Quand il est arrivé sur le trottoir, Frank accélérait vers les feux rouges de l'avenue. Il y a eu un choc bruyant. J'ai mis mon manteau et je suis descendue. Pierre courait vers le coin, je l'ai suivi. La Toyota grise était allée s'aplatir sur le poteau du feu de circulation. Frank était en sang, immobile, étendu sur le ventre, la chemise ouverte. Pierre lui a pris un poignet. Le pouls ne battait plus.

Pierre s'est approché de moi. Il a passé son bras autour de mes épaules et nous sommes revenus vers l'appartement, enlacés, sans parler. Dans l'escalier, Pierre s'est allumé une cigarette, en a aspiré une bouffée.

— Je vais appeler la police.

Puis, il a ajouté :

— Affaire classée.

Affaire classée,

une nouvelle de Marilú Mallet
traduite de l'espagnol par Louise Anauoil,
est parue, dans le recueil *Miami Trip*,
aux éditions Québec Amérique,
à Montréal, en 1986.

ISBN : 2-89037-283-0

Cette nouvelle édition porte le numéro
ISBN : 978-2-89816-052-3

© Marilú Mallet et Vertiges éditeur, 2020
– 1053 –

Dépôt légal – BANQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org